

Numéro spécial
24 pages !

ANTIARESSE

N° 227 | 5.4.2020

Coronavirus: contre les fabriques de la peur



Observe • Analyse • Intervient

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Le journal de Coronafoirus (2e semaine)

PENDANT QU'IL EN EST ENCORE TEMPS, RASSEMBLONS LES SIGNES ET LES PREUVES DE L'AUTRE VIE, CELLE D'AVANT LE VIRUS, OÙ NOUS ÉTIIONS LIBRE DE PRENDRE UN CAFÉ SUR N'IMPORTE QUELLE TERRASSE ET DE NOUS EMBRESSER PARTOUT. ET DEMANDONS-NOUS SI NOUS NE SOMMES PAS ENTRÉS DANS UNE RÉALITÉ PARALLÈLE...



LA BIFURCATION

1er avril 2020. Mercredi.

Au cours de mes promenades quotidiennes dans ma petite ville, j'ai pris l'habitude de photographier les dernières affiches placardées avant le couvre-feu. Expositions, concerts, opéras, conférences, spectacles... A chaque fois, une promesse de rires, de gourmandises, de découvertes, d'échanges qui ne sera jamais tenue.

Quand on pense au désarroi des Suisses lorsqu'on leur annule un rendez-vous en dernière minute! Les sourires et les couleurs vives du papier imprimé contrastent violemment avec l'austérité des rues d'où le grouillement de la vie a été aspiré par la trompe d'un tamanoir géant. Je traque en particulier les annonces des tout derniers événements d'avant l'arrêt, ceux du week-end de

la mi-mars qui ont encore pu avoir lieu. Passé cette date, tout a basculé dans un autre espace-temps. Peut-être ce *Candide* de Bernstein a-t-il bien été joué, à l'opéra de Lausanne, le 25 ou 27 mars, mais d'une manière pour nous inaudible et devant un autre public, intangible, venu d'une autre réalité. De cette réalité qui se prolonge peut-être, comme si de rien n'était, dans un monde sans le virus. La réalité qui, jusqu'à la bifurcation, était la nôtre.

Dans cette confortable réalité-là, nous étions abreuvés depuis bien tôt un siècle de fictions dépeignant des mondes post-apocalyptiques sans air pur, sans eau, sans miséricorde. L'humanité y vivait dans des bas-fonds et ne se risquait «dehors» qu'au péril de sa vie. Entre les radiations, les zombies, les robots tueurs, les atmosphères empoisonnées et les agents pathogènes les plus vicelards, notre espérance de vie moyenne dans nos propres villes et campagnes n'était que de quelques secondes. Nous en redemandions, de ces scénarios-catastrophe — dans cette autre réalité —, parce qu'ils nous reconfortaient et nous rendaient heureux de vivre *malgré tout* dans notre présent, si angoissant qu'il fût.

Mais à force de papouiller le miroir, il a fini par nous happer! D'un seul coup, zip! Si vite, si totalement qu'on a l'impression, déjà, que l'uchronie, c'était notre réalité d'il y deux semaines et qu'il n'y aura plus rien d'autre de vrai, jusqu'à la fin des temps, que ce couvre-feu. «L'hu-

manité n'a jamais connu ça, me dit le Professeur. Même sous l'Occupation, à Paris, on continuait d'aller au théâtre et les cafés étaient pleins. Ce que nous vivons aujourd'hui, c'est un reconditionnement brutal et complet.»

Le Professeur est un vieux pessimiste, mais ses mots font surgir des images. La «distanciation sociale», la réclusion imposée, les passeports intérieurs... Cela évoque un coup d'Etat archéofuturiste. Et l'on n'en est qu'à deux semaines. Et cette épidémie n'a pas encore impacté, statistiquement, la mortalité ordinaire en Europe. Et l'on n'a même pas encore vu l'ombre d'une carte de rationnement. J'essaie d'imaginer des antécédents. Les premiers jours du putsch au Chili? Le journal de Pétersbourg de Zinaïde Hippus, le premier hiver de la prise du pouvoir bolchevique, où toute la ville se terrait devant ces fanatico-foutraques? Les bombardements de la Deuxième guerre mondiale? A Londres, la vie continuait sous les V2, et même Dresde a émergé de ses décombres après quelques jours.

Au printemps 1999, à Belgrade, sous les bombardements quotidiens, la population bravait les alertes pour se rassembler sur les places ou faire la chaîne sur ses ponts. Aujourd'hui, Belgrade est une ville morte. Un minuscule virus, cela fait tellement plus peur qu'une pluie de missiles de croisière. C'est partout et nulle part, c'est imparable et pervers. Si ce n'est pas lui qui te frappe (à une chance sur mille), ce seront (dans

les 999 autres cas) tes propres frères humains parce que tu les mets en danger, ces lapins! T'es dans de beaux draps, mon p'tit gars... et en plus c'est les tiens (pour singer ce bon vieux Gabin).



LE TRAIN FOU

3 avril 2020. Vendredi.

Dans le thriller *Runaway Train*, de Kontchalovsky, on expédie un convoi fou sur une voie désaffectée pour essayer d'enrayer sa course folle avant le butoir terminal. Les passions les plus viles se déchaînent entre les évadés captifs du convoi, tandis que les bourgades paisibles traversées par la ligne principale dorment sur leurs deux oreilles sans rien savoir du drame qui se joue.

C'est ce qui vient de nous arriver

avec le virus. Or il se trouve qu'il n'y a plus de bourgades paisibles, nulle part. Le monde entier est aujourd'hui engagé sur cette voie de garage où les lois de la vie ordinaire sont suspendues. Nous vivons tous désormais

sous l'empire de l'arbitraire. Les parlements se sont laissés désactiver sans trop barguigner, les exécutifs gouvernent seuls, prenant leurs avis d'on ne sait quels comités scientifiques — d'où semble-t-il les compétents-mais-remuants sont souvent exclus. Les chiffres et les courbes triomphent là où devraient régner la raison et le bon sens. Avant même que l'épidémie ait eu la plus infime incidence sur la mortalité globale de ce printemps

2020, nous sommes rentrés dans les cavernes. Une fois les scaphandres de la civilisation abandonnés dans les sas de décontamination, tout devient possible.

Des réflexes ancrés au cœur de notre identité anthropologique, les ultimes auxquels nous aurions cru devoir renoncer, sont désormais bannis: se serrer les coudes face à la menace, ou vider un malentendu autour d'un coup de blanc. «Tu sais, j'ai vraiment besoin de te parler les yeux dans les yeux. — OK, quel

est ton Skype?» Avait-on vraiment besoin de ça? A prononcer même la question, on ressent un picotement dans la nuque. *Comment, vous osez contester les mesures de lutte contre le virus prises par nos autorités?*

L'avantage de la situation, c'est qu'elle fait tomber bien des masques sociaux (qu'on pourra remplacer par les hygiéniques, une fois qu'on les aura volés aux voisins). L'un d'eux consistait en cette pose de dignité initiée qui recouvrait, dans les médias de grand chemin, une gluante passion de flagornerie à l'égard du pouvoir.

De même que le droit ne devrait jamais céder devant les courbes, de même les journalistes se sabordent *ipso facto* en cessant de questionner les puissants, fussent-ils flanqués de deux généraux et de trois docteurs. Au téléphone, ma copine J., qui est du métier, se désolait de voir le suave Darius Rochebin, notre présentateur vedette, se transformer chaque jour en GO du Club'Med' Cap-Confiné — et ses collègues moins *people* se féliciter de ne surtout pas aller voir ce qui se passe *vraiment* dans les hôpitaux suisses. Ce matin, Catherine Riva et Serena Tinari de re-check.ch, exploratrices intrépides des bas-fonds du business médical, me soumettaient un petit manifeste qui sonnait singulièrement malcom-mode dans la bonhomie helvétique:

«Dans une situation aussi confuse

et tendue que celle que vit la Suisse aujourd'hui, il est essentiel que les médias assument pleinement leur fonction: en refusant de se laisser intimider et de céder à l'autocensure, en demandant des comptes aux autorités, et mettant tout en œuvre pour fournir aux citoyens des informations véritablement pertinentes qui leur permettent de comprendre les tenants et les aboutissants de la situation actuelle.»

Intimidation? Censure? Autocensure? C'est la condition, nous dit-on aussi bien à Berne qu'à l'Elysée, «pour que les responsables puissent faire sereinement leur travail». Evidemment. Comme le dit le Dr Grimaldi, le temps du débat «viendra, nous dit-on. Mais quand ce temps sera venu, on risque fort de nous dire: "l'heure est à pleurer nos morts et à reconstruire le pays dans l'unité. Le moment n'est pas à la polémique. Regardons l'avenir plutôt que le passé.»

Il n'y a pas de temps ni de maltemps pour la critique, comme il n'y a pas de temps ni de maltemps pour la civilisation. Soit nous sortions de cette voie de garage en tant que société libre, soit nous finirons dans un puits de mine.

* Vous pouvez retrouver les chroniques de Coronafoirus de Slobodan Despot en cours de semaine sur le site de Marianne.net.



ENFUMAGES par Eric Werner

Camus revisité: *La peste* aujourd'hui

LES ÉVÉNEMENTS ACTUELS ONT ÉTÉ L'OCCASION DE REDÉCOUVRIR *LA PESTE*, LE GRAND ROMAN DE CAMUS PUBLIÉ EN 1947. BEAUCOUP QUI L'ONT LU AUTREFOIS S'EN INSPIRENT AUSSI, CONSCIEMMENT OU INCONSCIEMMENT, DANS LEURS DISCOURS. MAIS DANS UN ESPRIT QUI N'EST PAS NÉCESSAIREMENT CELUI DU ROMAN.

La Peste, on le sait, doit se lire comme une fable, fable au travers de laquelle Camus nous parle de la période d'occupation en France entre 1940 et 1944. Il décrit sous forme cryptée ce qui s'est passé en France en ces années-là, plus particulièrement encore les attitudes et comportements, les réactions des gens: comment, en fait, ils ont vécu ce moment d'histoire, ou si l'on préfère y ont survécu. La peste joue donc ici le rôle de métaphore: c'est une métaphore de la guerre.

Une comparaison qu'on retrouve

aujourd'hui dans les interventions télévisées du président Macron, à cette différence près que ce n'est pas ici la guerre qui est comparée à la peste, mais bien l'inverse: la peste qui est comparée à la guerre. Par ailleurs, quand le président Macron dit: «Nous sommes en guerre», il ne parle pas seulement de la peste, mais de ce que lui-même s'apprête à faire pour la combattre: autrement dit, effectivement, la guerre. Or cette guerre n'a rien de métaphorique. C'est une guerre réelle, aussi réelle, par exemple, que la guerre contre le

terrorisme, dont elle est d'ailleurs très proche. On insistera en particulier sur la suppression d'un certain nombre de libertés fondamentales, à vrai dire de toutes ou d'à peu près toutes. L'exécutif, en certains pays, est devenu pour ainsi dire hors contrôle. Il fait ce qu'il lui plaît. Il en va de même la police, son bras armé. Elle a désormais quartier libre.

DE LA MÉTAPHORE À L'INJONCTION

On est donc dans la métaphore, mais en même temps *au-delà* de la métaphore. Camus décrivait le régime d'occupation en France entre 1940 et 1944. On ne dira pas que la France est aujourd'hui un pays occupé, ce serait excessif. Tout ce qui est excessif est insignifiant. Sauf, le soulignera-t-on assez, que les Français n'ont plus le droit aujourd'hui de sortir de chez eux, ou s'ils le font doivent disposer d'une attestation de déplacement dérogatoire: d'un passeport intérieur, autrement dit. C'est le cas même en pleine campagne ou à la montagne, là où, comme on sait, le risque d'attraper le virus ou de le communiquer est particulièrement présent et élevé. Si ce n'est pas un régime d'occupation, cela y ressemble beaucoup.

Abstrahere mentem a sensibus, disait Descartes. S'abstraire de ses sensations, c'est la démarche scientifique. On pourrait aussi dire: s'abstraire de la réalité. Tant il est vrai qu'on ne comprend bien la réalité qu'en la mettant à *distance*, en créant entre elle et nous un certain *espace*. C'est la démarche scientifique, mais

c'est aussi celle des artistes et des écrivains. Dans le roman de Camus, la métaphore de la peste est ce qui crée cet espace. Étymologiquement parlant, une métaphore est un déplacement. En l'espèce, un déplacement s'opère donc, déplacement permettant de mettre la guerre à distance, partant aussi de mieux la comprendre: mieux, en tout cas, qu'on ne le ferait si l'on restait le nez collé dessus.

Le président Macron lui aussi, d'une certaine manière, se met à distance: il métaphorise la peste. Mais Macron n'est pas Camus. S'il se met ainsi à distance, ce n'est pas pour comprendre la réalité (en l'occurrence, la peste: qu'est-ce que cette peste? D'où vient-elle? Qu'est-ce qui l'a ainsi rendue possible? N'en serais-je pas moi-même aussi, pour une part, responsable? Etc.), c'est pour lui en substituer une autre (la guerre). Par là même, le déplacement métaphorique est annulé. On ne se limite pas ici à comparer deux réalités l'une à l'autre. La seconde absorbe entièrement la première, en fait s'y substitue. La métaphore se transforme ainsi en injonction à agir, concrètement à se comporter *comme* si l'on était réellement en guerre (alors *qu'en fait*, on ne l'est pas: la guerre n'est qu'une métaphore).

Macron s'autorise ainsi de la métaphore pour nous faire aller *au-delà* de la métaphore. Il joue sur cette ambiguïté même de la guerre: la guerre, à la fois simple métaphore et guerre réelle, pour nous faire basculer de la première

dans la seconde. C'est une opération politique. Pourquoi non, dira-t-on. Sauver des vies humaines n'a pas de prix. Soit l'on combat le virus, soit on ne la combat pas. Qui veut la fin veut les moyens. On connaît ce discours. Mais le but, en l'espèce, est-il seulement de combattre le virus? Quand on voit aujourd'hui ce qui se passe, il n'est pas illégitime de se poser la question. On pourrait aussi s'interroger sur l'adéquation des moyens à la fin poursuivie. Est-ce bien en interdisant aux gens de sortir de chez eux qu'on combat le mieux la peste? Beaucoup en doutent.

OUÛ EST PASSÉ L'ARGENT?

Dans le roman de Camus, il n'est que peu question des *causes* de la peste. A aucun moment les personnages du roman n'en viennent à se poser la question de savoir si le bacille est ou non naturel, s'il est ou non instrumentalisé, etc. On ne savait pas encore à l'époque ce qu'était le complotisme, à plus forte raison encore l'anticomplotisme. On pourrait, il est vrai, évoquer le personnage du P. Paneloux, qui dans ses prêches incite les gens qui l'écoutent à la repentance. Dieu se serait servi de la peste pour éclairer ses ouailles, les ramener dans le droit chemin. On est bien ici dans une forme de complotisme, le complotisme théologique. Mais le P. Paneloux n'occupe

dans le roman qu'une place périphérique. On ne lui donne la parole que parce qu'il faut de tout pour faire un monde.

Camus ne s'occupe donc pas de savoir d'où vient ou non la peste. Ce n'est pas cela qui l'intéresse. Il ne croit pas non plus qu'on ait tellement prise sur elle: «Une fois de plus, elle (la peste) s'appliquait à dérouter les stratégies dressées contre elle, elle apparaissait aux lieux où on ne l'attendait pas pour disparaître de ceux de ceux où elle semblait déjà installée. Une fois de plus, elle s'appliquait à étonner» (1). Bref, elle fait ce qu'elle veut. C'est elle la plus forte. La peste n'a, en ce sens, rien à nous apprendre. On ne tiendrait peut-être plus aujourd'hui exactement le même langage. L'actuelle pandémie nous en apprend au contraire beaucoup, et sur beaucoup de choses: à commencer par l'état de nos défenses immunitaires. On pourrait à cet égard se demander si le mode de vie que mènent aujourd'hui les gens, le genre de nourriture qu'ils ingurgitent, sans parler de l'air qu'ils respirent, contribuent beaucoup à les renforcer (2).

Elle nous interpelle également sur les politiques menées depuis une trentaine d'années en matière hospitalière, politiques marquées par la tendance à privilégier les économies à tout prix. Ce qui est paradoxal, car

Le magazine de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

jamais l'Etat n'a disposé d'autant d'argent qu'aujourd'hui. Mais c'est une réalité: le nombre de lits dans les hôpitaux n'a cessé de diminuer ces dernières années. Or, comme le relevait récemment l'économiste Gaël Giraud (3), moins on donne d'argent à l'hôpital public, plus nécessairement il y a de morts. Les «nouvelles politiques publiques» trouvent ici leurs limites. On pourrait aussi se demander où est passé l'argent. Certaines priorités, à tout le moins, seraient à revoir.

Toutes ces questions et d'autres encore sont absentes du roman de Camus. En revanche, il traite de sujets qu'on ne se donne plus

aujourd'hui tellement la peine d'aborder: par exemple, pourquoi combattre la peste plutôt que ne pas la combattre? Qu'est-ce qu'il y a de plus fort en l'homme, le bien ou le mal? Le bien quand même, répond Camus. Mais cela reste à confirmer.

NOTES

1. *La Peste*, Gallimard, Folio, 1976, p. 258.
2. Bonnes remarques à ce sujet de l'anthropologue Jean-Dominique Michel sur son blog de la *Tribune de Genève* (12 mars).
3. RT France, dans l'émission «Interdit d'interdire», 24 mars.

ANTIPRESSE

Un bagage pour la vie :
45 lectures qui forment
la jeunesse
sans forcément
l'emmerder



Je propose ici, de manière totalement personnelle et subjective, un contre-programme de lectures pour la jeunesse de 12 à 20 ans environ, à lire dans le plus total désordre, à compléter ou rejeter. Le seul but de cette liste est d'unir l'essentiel à l'intéressant.

Slobodan Despot

Ce n'est pas le moment de lire triste.

Téléchargez le guide!

GO.ANTIPRESSE.NET/45LECTURES

Passager clandestin

Dr John Lee: a-t-on surréagi au coronavirus?

NOUS REPRODUISONS AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DU *SPECTATOR* CETTE TRIBUNE REMARQUABLE DE SÉRÉNITÉ ET DE MÉTHODE DU DR JOHN LEE, PROFESSEUR DE PATHOLOGIE RETRAITÉ ET CONSULTANT DE LA SANTÉ PUBLIQUE BRITANNIQUE, QUI EXPLIQUE COMMENT UNE LECTURE HÂTIVE ET TENDANCIEUSE DES CHIFFRES PEUT ENTRAÎNER DES MESURES POLITIQUES POTENTIELLEMENT PLUS DÉVASTATRICES QUE L'ÉPIDÉMIE ELLE-MÊME.

Quelle est la mortalité réelle du coronavirus? La réponse n'est de loin pas évidente

En annonçant les plus importantes restrictions de la liberté individuelle dans l'histoire de notre pays, Boris Johnson a résolument suivi les conseils scientifiques qui lui avaient été donnés. Les conseillers du gouvernement semblent calmes et recueillis, avec un solide consensus entre eux. Face à une nouvelle menace virale, dont le nombre de cas augmente chaque jour, je ne suis pas sûr qu'un autre premier ministre aurait agi très différemment.

Cependant j'aimerais rappeler quelques points de vue qui n'ont guère été abordés ces dernières semaines, et qui suggèrent une interprétation des chiffres assez différente de celle sur laquelle se fonde le gouvernement. Je suis professeur de pathologie récemment retraité et pathologiste consultant du NHS (*Service de santé national, NdT*), et j'ai passé la plus grande partie de ma vie adulte dans le domaine des

soins de santé et des sciences — des domaines qui, trop souvent, sont caractérisés par le doute plutôt que par la certitude. Il y a place pour différentes interprétations des données actuelles. Si certaines de ces interprétations alternatives sont correctes, ou du moins plus proches de la vérité, alors les conclusions quant aux actions requises doivent changer en conséquence.

COMMENT INTERPRÉTER LES CHIFFRES DE MORTALITÉ?

La façon la plus simple de juger si nous sommes atteints d'une maladie exceptionnellement mortelle est d'examiner les taux de mortalité. Y a-t-il plus de personnes qui meurent que ce à quoi l'on s'attend de toute façon dans une semaine ou un mois donné? Statistiquement, nous nous attendons à ce qu'environ 51 000 personnes meurent en Grande-Bretagne ce mois-ci. Au



Dr John Lee

How deadly is the coronavirus? It's still far from clear

There is room for different interpretations of the data

From magazine issue: 28 March 2020



moment où nous écrivons ces lignes, 422 décès sont liés au Covid-19 — soit 0,8 % de ce total prévu. Sur une base globale, nous nous attendons à ce que 14 millions de personnes meurent au cours des trois premiers mois de l'année. Les 18 944 décès dus aux coronavirus dans le monde représentent 0,14 % de ce total. Ces chiffres pourraient augmenter, mais ils sont actuellement inférieurs à ceux d'autres maladies infectieuses

avec lesquelles nous vivons (comme la grippe). Ce ne sont pas des chiffres qui, en soi, provoqueraient des réactions mondiales draconiennes.

Les premiers chiffres communiqués par la Chine et l'Italie suggèrent un taux de mortalité de 5 à 15 %, semblable à celui de la grippe espagnole. Étant donné que les cas augmentent de manière exponentielle, cela laisse entrevoir des taux de mortalité qu'aucun système de

santé au monde ne serait en mesure de gérer. La nécessité d'éviter ce scénario justifie la mise en place de mesures: la grippe espagnole aurait infecté environ un quart de la population mondiale entre 1918 et 1920, soit environ 500 millions de personnes, avec 50 millions de décès. Nous avons élaboré des plans d'urgence en cas de pandémie, prêts à être mis en œuvre au cas où cela se reproduirait.

Au moment où nous écrivons ces lignes, les 422 décès et les 8 077 cas connus au Royaume-Uni donnent un taux de mortalité apparent de 5 %. Ce taux est souvent cité comme un motif d'inquiétude, alors que le taux de mortalité de la grippe saisonnière est estimé à environ 0,1 %. Mais nous devons examiner très attentivement les données. Ces chiffres sont-ils vraiment comparables?

La plupart des tests effectués au Royaume-Uni l'ont été dans des hôpitaux, où l'on trouve une forte concentration de patients sensibles aux effets de toute infection. Comme tous ceux qui ont travaillé avec des malades le savent, tout régime de dépistage focalisé uniquement sur les hôpitaux surestime la virulence d'une infection. En outre, nous ne traitons que les cas de Covid-19 qui ont rendu les gens suffisamment malades ou inquiets pour qu'ils se fassent tester. Il y en aura beaucoup d'autres qui ne sauront pas qu'ils sont porteurs du virus, soit sans symptômes, soit avec des symptômes légers.

C'est pourquoi, lorsque la

Grande-Bretagne a enregistré 590 cas diagnostiqués, Sir Patrick Vallance, le principal conseiller scientifique du gouvernement, a suggéré que le chiffre réel se situait probablement entre 5000 et 10 000 cas, soit dix à vingt fois plus. S'il a raison, le taux de mortalité global dû à ce virus est probablement dix à vingt fois inférieur, soit 0,25 à 0,5 %. Cela place le taux de mortalité dû au Covid-19 dans la fourchette associée à des infections telles que la grippe.

TOUS LES DÉCÈS DUS AU CORONAVIRUS SONT DÉCLARÉS — À LA DIFFÉRENCE DE CEUX DE LA GRIPPE

Mais il y a un autre problème, potentiellement encore plus grave: la façon dont les décès sont enregistrés. Si une personne meurt d'une infection respiratoire au Royaume-Uni, la cause spécifique de l'infection n'est généralement pas enregistrée, à moins qu'il ne s'agisse d'une maladie rare dite «à déclaration obligatoire». Ainsi, la grande majorité des décès dus à des maladies respiratoires au Royaume-Uni sont enregistrés en tant que broncho-pneumonies, pneumonies, vieillesse et autres désignations similaires. Nous ne faisons pas vraiment de tests pour la grippe ou d'autres infections saisonnières. Si le patient a, par exemple, un cancer, une maladie des neurones moteurs ou une autre maladie grave, cela sera enregistré comme la cause du décès, même si la maladie terminale est une infection respiratoire. Cela signifie que les certifications britanniques sous-enregistrent en

temps normal les décès dus à des infections respiratoires.

Examinons maintenant ce qui s'est passé depuis l'émergence de Covid-19. La liste des maladies à déclaration obligatoire a été mise à jour. Cette liste — qui contient notamment la variole (disparue depuis de nombreuses années) et des affections telles que l'anthrax, la brucellose, la peste et la rage (que la plupart des médecins britanniques ne rencontreront jamais de toute leur carrière) — a été modifiée pour inclure le Covid-19. Mais pas la grippe. Cela signifie que tout test positif pour le Covid-19 doit être notifié, alors qu'il ne le sera tout simplement pas pour la grippe ou la plupart des autres infections.

Dans le climat actuel, toute personne testée positivement au Covid-19 sera certainement connue du personnel clinique qui s'occupe d'elle: si l'un de ces patients meurt, le personnel devra inscrire la désignation Covid-19 sur le certificat de décès — contrairement à la pratique habituelle pour la plupart des infections de ce type. Il y a une grande différence entre le Covid-19 comme cause de décès et la présence du Covid-19 chez une personne décédée pour d'autres causes. Le fait de soumettre le Covid-19 à déclaration obligatoire pourrait créer l'impression qu'il cause un nombre croissant de décès, que ceci soit vrai ou non. Il pourrait sembler beaucoup plus meurtrier que la grippe uniquement en raison de la manière dont les décès sont comptabilisés.

LE SOUPÇON D'UNE ERREUR DE LECTURE SYSTÉMATIQUE

Si nous prenons des mesures draconiennes pour réduire l'incidence du Covid-19, il s'ensuit que le nombre de décès diminuera également. Nous risquons alors de nous convaincre que nous avons évité un fléau qui n'aurait jamais été aussi grave que nous le craignons. Cette façon inhabituelle de signaler les décès dus au Covid-19 explique ce constat manifeste que la plupart de ses victimes présentent des affections sous-jacentes — et seraient normalement sensibles à d'autres virus saisonniers, qui ne sont pratiquement jamais enregistrés comme une cause spécifique de décès.

Examinons également les graphiques Covid-19, qui montrent une augmentation exponentielle des cas — et des décès. Ils peuvent paraître alarmants. Mais si nous suivions de la même manière la grippe ou d'autres virus saisonniers, nous constaterions également une augmentation exponentielle. Nous verrions également certains pays en retard sur d'autres, et des taux de mortalité frappants. Les *Centers for Disease Control* des États-Unis, par exemple, publient chaque semaine des estimations des cas de grippe. Les derniers chiffres montrent que depuis septembre, la grippe a infecté 38 millions d'Américains, en a contraint 390 000 à l'hospitalisation et en a tué 23 000. Cela ne suscite pas l'alarme du public, car la grippe est familière.

Les données concernant le Covid-

19 différent énormément d'un pays à l'autre. Regardez les chiffres de l'Italie et de l'Allemagne. Au moment où nous écrivons ces lignes, l'Italie compte 69 176 cas enregistrés et 6 820 décès, soit un taux de 9,9 %. L'Allemagne compte 32 986 cas et 157 décès, soit un taux de 0,5 %. Pensons-nous que la souche du virus soit si différente dans ces pays voisins qu'elle recouvre pratiquement deux maladies différentes? Ou que les populations soient si différentes dans leur sensibilité au virus que le taux de mortalité puisse varier de plus de vingt fois? Si tel n'est pas le cas, nous devons soupçonner une erreur systématique, à savoir que les données Covid-19 que nous observons dans les différents pays ne sont pas directement comparables.

Examinez d'autres taux: Espagne 7,1 %, États-Unis 1,3 %, Suisse 1,3 %, France 4,3 %, Corée du Sud 1,3 %, Iran 7,8 %. On pourrait aussi bien comparer des pommes avec des oranges. L'enregistrement des cas où le test de dépistage du virus s'est avéré positif n'a rien à voir avec l'enregistrement du virus comme principale cause de décès.

Les premières données en provenance d'Islande, un pays très bien outillé pour effectuer des tests à grande échelle au sein de la population, suggèrent que jusqu'à 50 % des infections sont presque totalement asymptomatiques. La plupart des autres sont relativement mineures. En fait, les chiffres de l'Islande, 648 cas et deux décès attribués, donnent un taux de mortalité de 0,3 pour cent.

À mesure que les tests de population se généraliseront ailleurs dans le monde, nous trouverons une proportion de plus en plus importante de cas où les infections se sont déjà produites et n'ont causé que des effets bénins. En fait, avec le temps, cela deviendra généralement plus vrai aussi, car la plupart des infections ont tendance à diminuer en virulence à mesure qu'une épidémie progresse.

La mort constitue un indicateur assez clair. Si une nouvelle infection provoque de nombreux décès surméraires (par opposition à une infection présente chez des personnes qui seraient mortes de toute façon), elle entraînera une augmentation du taux de mortalité global. Mais nous n'avons pas encore vu de preuves statistiques de surmortalité, dans quelque partie du monde que ce soit.

Il est évident que le Covid-19 peut provoquer une atteinte grave des voies respiratoires chez certains patients, en particulier ceux qui ont des problèmes pulmonaires, et chez les fumeurs. Les personnes âgées sont probablement plus exposées, comme c'est le cas pour les infections de toutes sortes. L'âge moyen des personnes qui meurent en Italie est de 78,5 ans, avec près de neuf décès sur dix parmi les plus de 70 ans. L'espérance de vie en Italie — c'est-à-dire le nombre d'années que l'on peut espérer vivre à la naissance, toutes choses égales par ailleurs — est de 82,5 ans. Mais toutes choses ne sont pas égales lorsqu'apparaît un nouveau virus saisonnier.

UNE ÉPIDÉMIE SUIVIE COMME JAMAIS AUCUNE NE L'A ÉTÉ

Il semble certainement raisonnable, ceci dit, de maintenir un certain degré de distance sociale pendant un certain temps, en particulier pour les personnes âgées et les personnes immunodéprimées. Mais lorsque des mesures draconiennes sont introduites, elles doivent être basées sur des preuves claires. Dans le cas du Covid-19, les preuves ne sont pas claires. Le confinement du Royaume-Uni a été décidé sur la base d'une modélisation de ce qui risquerait d'arriver. Il faut en savoir plus sur ces modèles. Tiennent-ils compte de l'âge, des conditions préexistantes, des fluctuations de la virulence, des effets du mode d'enregistrement des décès et d'autres facteurs? Si l'on modifie n'importe laquelle de ces prémisses, les résultats (et le nombre de décès prévus) peuvent changer radicalement.

Une grande partie de la réaction au Covid-19 semble s'expliquer par le fait que ce virus est suivi d'une manière jamais observée auparavant. Les scènes provenant des hôpitaux italiens étaient des moments de télévision choquants et sinistres. Mais télévision n'est pas science.

Il est clair que les divers confinements vont ralentir la propagation du Covid-19 et qu'il y aura donc moins de cas. Lorsqu'on assouplira les mesures, il y aura résurgence de cas. Mais cela ne doit pas être une raison pour maintenir le confinement: la propagation n'est à craindre que si nous avons affaire à un virus

exceptionnellement mortel. C'est pourquoi la manière dont on enregistrera les données sera extrêmement importante. À moins qu'on ne resserre les critères d'enregistrement des décès sur le virus comme cause stricte de la mort (par opposition à la simple présence du virus chez les personnes décédées d'autres causes), les chiffres officiels pourraient indiquer un nombre de morts apparemment beaucoup plus élevé que le nombre réel de décès causés par le virus. Qu'arrivera-t-il alors? Comment mesurera-t-on les conséquences sanitaires d'une privation de vie normale, d'emploi, de loisirs et de motivations destinée à protéger les gens contre une menace hypothétique? Qu'est-ce qui sera le moins dommageable?

LES GOUVERNEMENTS DOIVENT SE RAPPELER QUE SCIENCE HÂTIVE EST PRESQUE TOUJOURS MAUVAISE SCIENCE

Le débat moral ne se résume pas à une équivalence vies contre argent. Il s'agit de vies contre des vies. Il faudra des mois, voire des années — ou jamais —, avant que nous puissions évaluer les implications profondes de nos décisions. Ainsi les dégâts causés à l'éducation des enfants, le surplus de suicides, l'accroissement des problèmes de santé mentale, le prélèvement de ressources sur d'autres secteurs de santé qui étaient efficacement administrés. Les gens qui auraient besoin d'une aide médicale maintenant, mais qui ne la solliciteront pas, ou qui ne la recevront pas. Et qu'en

est-il des effets sur la production alimentaire et le commerce mondial, qui auront des conséquences incommensurables pour les personnes de tous âges, peut-être avant tout dans les économies en développement?

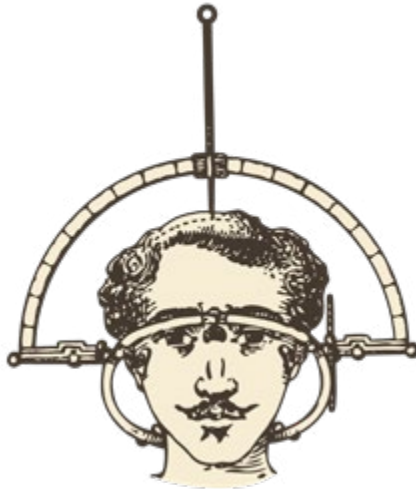
Tous les gouvernements disent agir conformément à la science. Les mesures prises en Grande-Bretagne ne sont pas de la faute du gouvernement. L'on s'est efforcé d'agir de manière responsable en se basant sur les avis scientifiques donnés. Mais les gouvernements doivent se rappeler que science hâtive est presque toujours mauvaise science. On a pris des mesures d'une ampleur extraordinaire sans preuves concrètes de

dégâts extraordinaires effectifs, et sans examen approprié du raisonnement scientifique qui les justifie.

Dans les jours et les semaines à venir, nous devons continuer à examiner de manière critique et impartiale les preuves des effets du Covid-19 au fur et à mesure qu'elles nous parviennent. Par-dessus tout, nous devons garder l'esprit ouvert — et chercher à voir ce qui advient, et non ce que nous craignons qu'il advienne.

Dr. John Lee, 28 mars 2020.

- © 2020 *The Spectator*. Traduction, chapeau et sous-titres de Slobodan Despot. Article original [ici](#).





LA POIRE D'ANGOISSE

Médias suisses et coronavirus: cesser de nourrir la peur

CATHERINE RIVA ET SERENA TINARI SONT DES JOURNALISTES D'ENQUÊTE CHEVRONNÉES DANS LES QUESTIONS DE SANTÉ. FACE À LA DRAMATISATION ET L'ABSENCE DE QUESTIONNEMENT DE LA PART DE LA GRANDE MAJORITÉ DES MÉDIAS SUISSES, ELLES ONT RÉDIGÉ UNE MISE EN GARDE. SI LES SERVICES SANITAIRES FONT LEUR TRAVAIL, D'AUTRES DEVRAIENT SE MONTRER BEAUCOUP PLUS OFFENSIFS FACE À CETTE CRISE.

Nous observons avec préoccupation que la couverture médiatique actuelle de l'épidémie de coronavirus est avant tout anxiogène et émotionnelle. Cela tient au moins à deux facteurs: d'un côté, à une présentation des chiffres qui ne permet pas de se faire une idée aussi réaliste que possible de la gravité de l'épidémie et de la manière dont elle évolue en Suisse; de l'autre, à la tendance à monter en épingle des cas individuels peu représentatifs ou des situations très particulières comme celle de Bergame (Italie), sans mise en perspective.

De fait, le public suisse ne dispose pas des informations nécessaires dont il aurait besoin pour juger si les mesures prises au nom de sa protection lui semblent acceptables et justifiées, notamment au regard des effets négatifs que lesdites mesures déploient déjà et déploieront de plus en plus, en particulier sur la santé des habitants.

Les autorités fédérales ne fournissent pas certains indicateurs qui permettraient d'analyser la situation sur les meilleures bases possibles et, malheureusement, dans la grande

majorité des cas, les médias ne les leur réclament pas.

Ces informations indispensables que les autorités ne communiquent pas de manière proactive, ce sont par exemple l'évolution du taux de létalité (case fatality rate ou CFR), les critères en fonction desquelles les tests sont menés ou encore la base sur laquelle les décès sont attribués à COVID-19 (suffit-il qu'un patient qui décède en étant porteur de l'infection à coronavirus pour dire qu'il est décédé «à cause de COVID-19» ou d'autres critères sont-ils appliqués?). Et malheureusement, à notre connaissance, pratiquement aucun journaliste ne les leur a réclamées. En lieu et place, l'Office fédéral de la santé publique (OFSP) et la grande majorité des médias continuent à présenter systématiquement en premier le nombre cumulé de cas identifiés et le nombre cumulé de décès, ce qui renforce jour après jour chez le public l'impression infondée d'une épidémie qui se répand comme une traînée de poudre et ravage notre pays.

Impression infondée car, à ce jour, les modèles qui prévoient une évolution dramatique susceptible de mettre en péril nos infrastructures de santé se sont avérés erronés: nos unités de soins intensifs ne sont pas débordées, au contraire, elles ont même suffisamment de capacités pour accueillir plusieurs dizaines de patients venus de France. Et même en Italie, une analyse plus attentive révèle que la situation extrêmement difficile que connaissent la Lombar-

die et, dans une moindre mesure, l'Emilie-Romagne (https://www.epicentro.iss.it/coronavirus/bollettino/Report-COVID-2019_30_marzo_eng.pdf) semble rester circonscrite à cette zone géographique, aucune autre région n'a connu d'évolution similaire.

La capacité manifeste des hôpitaux suisses à mobiliser rapidement les ressources nécessaires pour absorber une éventuelle flambée de cas graves et la singularité du drame lombard qui ne s'étend pas au reste de l'Italie sont des nouvelles rassurantes. Elles représentent aussi des informations très importantes qui devraient être davantage mises en avant et traitées pour éclairer les décisions actuelles et futures en matière de politique de santé publique et de restrictions imposées à la population.

Malheureusement, ces aspects sont régulièrement éclipsés au profit de propos angoissants. Deux exemples illustrent bien cette tendance: lors du point de presse du 19 mars à Berne, les autorités fédérales n'ont pas hésité pas à qualifier de «dramatique» la situation dans le canton du Tessin sans fournir de chiffres étayant cette affirmation. Et le 28 mars, l'OFSP a décrit comme «énorme» le chiffre de 280 personnes sous respiration artificielle en Suisse — sans être pour autant en mesure de fournir une indication sur ce que serait la «normale» dans le domaine. Les médias n'ont pas insisté pour que les propos soient précisés; dans le second cas, le journaliste

s'est même excusé d'avoir posé la question et aucun de ses collègues présents n'a bronché.

Dans le même esprit, le conseiller fédéral Alain Berset a pu affirmer que «la crise» allait «*durer jusqu'en mai*» sans que le média qui l'interviewait ne lui demande d'expliquer ce qu'il entend concrètement par-là, et sans que les médias qui l'ont cité par la suite ne jugent nécessaire de chercher à en apprendre davantage.

Nous sommes enfin très préoccupées par certains indices qui suggèrent qu'il existe un contrôle de l'information par le gouvernement, voire que la censure est à l'œuvre. Commentant les résultats intermédiaires d'une enquête qu'il mène actuellement sur le sujet auprès des journalistes, l'association de journalistes Impressum relevait avec inquiétude dans sa newsletter du 1er avril:

«Sur les 118 personnes qui ont répondu, certaines relatent l'interdiction d'accès de photoreporters sur des terrains publics allant parfois jusqu'à la censure par la police. Il ne s'agit pas de cas isolés — un tiers des répondants ont déjà été empê-

chés dans leur travail journalistique. Certaines autorités de gestion de crise cantonales s'efforcent vraisemblablement de contrôler toute l'information publiée.»

Dans une situation aussi confuse et tendue que celle que vit la Suisse aujourd'hui, il est essentiel que les médias assument pleinement leur fonction: en refusant de se laisser intimider et de céder à l'autocensure, en demandant des comptes aux autorités, et mettant tout en œuvre pour fournir aux citoyens des informations véritablement pertinentes qui leur permettent de comprendre les tenants et les aboutissants de la situation actuelle.

CATHERINE RIVA, SERENA TINARI

- * Catherine Riva et Serena Tinari sont toutes deux des journalistes d'enquête spécialisées dans l'investigation des sujets de santé et dans l'enseignement de méthodes d'enquête dans ce domaine. En 2015, elles ont fondé Re-Check, une organisation indépendante spécialisée dans l'enquête et le mappage des affaires de santé (www.re-check.ch, @RecheckHealth).

TURBULENCES

GÉORGIE · Elevage de virus en sous-traitance

Les États-Unis, via leur agence spécialisée, la DTRA (Défense Threat Reduction Agency), investissent 2,1 milliards de dollars dans des laboratoires de 25 pays, dont la Géorgie.

Près de Tbilissi, le centre de Lugar est rempli de scientifiques américains qui testent des virus sous couvert d'immunité diplomatique. Quand on lui demande le motif de sa présence, un de ces scientifiques répond qu'il n'est qu'un inoffensif entomologiste! Avec la bénédiction des autorités géorgiennes, ces chasseurs de papillons, entre autres activités, font des expériences de traitement de l'hépatite C in vivo sur les populations locales, avec la garantie qu'ils ne seront pas inquiétés en cas «d'échec». Ils étudient aussi des maladies mortelles comme l'anthrax, la tularémie, la brucellose ou la peste, qui ont la particularité d'être transmises par des animaux ou des insectes.

En 2016, 21 590 tiques ont été recueillies pour une base de données d'ADN pour des études futures au Lugar Center dans le cadre du projet du Pentagone «Assessing the Seroprevalence and Genetic Diversity of Crimean-Congo Hemorrhagic Fever Virus and Hantaviruses in Georgia». Les projets du Pentagone impliquant des tiques ont coïncidé avec une épidémie inexplicable de fièvre hémorragique de Crimée-Congo (CCHF), qui est causée par une infection par un virus à tiques.

* Source: Dilyana Gaytanzhieva et son excellent site d'investigation armswatch.com

COVID_19 · Une curieuse corrélation

Sur son blog financier, Liliane Held-Khawam fait une observation déroutante et sardonique:

14 des 15 pays les plus durement frappés

par la mortalité au COVID-19 sont parmi ceux qui présentent aussi un niveau d'épargne parmi les plus élevés! Quand nous savons que le taux de mortalité pénalise le plus les personnes âgées au bénéfice d'une pension de retraite, nous ne pouvons que conclure que les plus grands bénéficiaires de la pandémie sont les décideurs gestionnaires des actifs des caisses de pension! Chaque décès de retraité réduit d'autant le poids de la charge.

De là à conclure que le virus «règle» la question lancinante du vieillissement occidental plus efficacement que la main-d'œuvre migrante invitée en Europe par Mme Merkel... nous ne saurions nous y risquer!

COVID_19 · Les derniers informés

Pendant ce temps, à mille lieues sous les mers, les bienheureux mariners ne savent rien de ce qui nous occupe ici-haut.

Ou du moins, on le suppose. Les sous-marins lanceurs d'engins, destinés à la dissuasion nucléaire passent des mois en immersion. Pendant ce temps, selon les règlements, seul le «pacha», le commandant de bord, reçoit les informations du monde extérieur — et les filtre sévèrement. Selon les usages, les membres d'équipage ne sont parfois même pas informés d'une paternité ou d'un décès dans la famille. Leur concentration sur leur mission doit être entière et totale.

Le site military.com relate ainsi les circonstances à bord des SNLE français, selon l'amiral Dominique Salles:

Pour les sous-marins, le retour à terre pourrait être un choc.

«Ils n'auront pas vécu la crise comme nous l'avons fait, avec un peu de peur, le verrouillage. Donc pour eux, ce sera une surprise. Ils vont découvrir l'histoire, mais ce sera une histoire relatée», a déclaré un officier en service qui a été méde-

cin à bord du sous-marin balistique "Le Triomphant" pendant quatre ans. Il s'est adressé à l'AP à condition qu'il ne soit identifié que par son prénom et son grade, conformément aux règles de sa branche de l'armée française.

«Tous les événements qui pourraient affecter le moral des membres de l'équipage leur sont cachés», explique le médecin-chef Gabriel. "Comme il n'y a pas d'internet, pas de radio et pas de télévision à bord, les seules nouvelles que vous recevez proviennent des messages reçus par le commandant, et celui-ci filtre les messages pour ne pas donner toutes les informations à tout le monde".

Le médecin était en immersion en 2012 lorsqu'un extrémiste islamique a tué trois parachutistes français, puis un rabbin, ses deux jeunes fils et a empoigné une fillette de 8 ans pour lui tirer une balle dans la tête. Ce n'est que plus tard que l'officier a appris ces attaques, "donc quand les gens m'en parlent, je trouve cela impossible à imaginer", a-t-il déclaré.

«Le seul endroit où vous soyez vraiment coupé de toute information est sous l'eau, car même dans un vaisseau spatial, il y a toujours la radio, la télévision, l'internet»...

COVID 19 - Suisses, il vous est interdit de planter vos salades!

Pour assurer leur autarcie alimentaire durant la IIe guerre mondiale, les Suisses avaient converti leurs golfs, parcs et gazons en champs de patates. C'était le fameux «plan Wahlen» qui, de l'avis de beaucoup, a sauvé ce petit pays neutre au milieu de l'Europe occupée.

Le gouvernement suisse actuel ne semble pas avoir retenu les leçons de la guerre. Il a en effet renoncé à classer les graines et semis parmi les denrées de première nécessité — et donc en a interdit la vente ce printemps dans les magasins restés ouverts.

Imagine-t-on le Conseil fédéral de 1940 empêchant ses concitoyens de planter leurs propres salades?

Au moment même où le Programme alimentaire mondial met en garde contre une pénurie alimentaire «dans les pays dépendant des importations», le refus de la vente des graines, semis, plantes et plantons apparaît comme l'une des décisions les plus absurdes de ces temps de crise. Croit-on à Berne que Coop et Migros suffiront indéfiniment à nourrir la population?

Il est vrai que l'autosuffisance alimentaire ne faisait pas partie des mesures préconisées par le «Plan suisse de pandémie Influenza» (5e édition, 2018). Il est vrai aussi que ce plan soulignait lourdement l'importance des réserves de masques et de désinfectant. Où l'on voit l'utilité de faire plancher des experts...

Au vu de ce non-sens et de l'absence de réactions politiques, le député Vert neuchâtelois Laurent Debrot a lancé une pétition de citoyens qui a déjà recueilli plus de 27000 signatures au 3 avril.

✳ **Signer la pétition «Le Conseil fédéral doit considérer semences et plantons comme produits de 1ère nécessité» sur change.org**

USA - Twitter se charge de la censure sanitaire

Twitter met son petit oiseau en cage pour l'empêcher de véhiculer de la mauvaise information. Tucker Carlson, le présentateur grognon et insolent de Fox News, n'est pas dupe et s'indigne de la censure exercée par ce qu'il appelle le monde du *Big Tech* sur les informations concernant le coronavirus. Ainsi, Twitter a supprimé plusieurs messages de Rudy Giuliani, conseiller personnel de Trump, au prétexte que les arguments qu'il avance sur les effets bénéfiques de la chloroquine sont de la désinformation. Des tweets du Président brésilien Bolsonaro qui mettaient en doute l'opportunité d'une mise en quarantaine de son pays ont subi le même sort, tout comme des annonces similaires

sur Facebook. Carlson admet que Bolsonaro puisse l'avoir complètement faux, mais aussi qu'il ne soit pas impossible qu'il ait raison. Dans ces conditions d'incertitude, le *Big Tech* n'a pas le droit de décider de ce que vous et moi pouvons penser. Carlson en vient même à craindre que le canal *Fox News* ne soit censuré pour des motifs de santé publique!

Début février, on a eu un signe avant-coureur de cette nouvelle dictature de la bien-pensance, quand *Twitter* a fermé purement et simplement le compte de *Zero Hedge*, qui comptait pourtant 670'000 abonnés. Ce blog financier est le plus lu de Wall Street avec 1 million de pages vues par jour. *«Trublion dans le paysage médiatique de l'information financière dont les têtes d'affiche sont les sérieux (et parfois austères) Bloomberg, Wall Street Journal, Financial Times... le site s'est fait remarquer en 2009 en soupçonnant Goldman Sachs d'avoir accès à des informations confidentielles dans le cadre du trading algorithmique.»*

Zero Hedge a encore aggravé son cas en affichant des opinions prorusses et mérité ainsi d'être cloué par le *Washington Post* au pilori des propagandistes du Kremlin. Pour couronner le tout, cet hérétique de la finance a eu l'audace de s'aventurer sur un terrain qui n'était pas le sien en osant prétendre fin janvier qu'un scientifique de l'Institut de virologie de Wuhan serait à l'origine de l'épidémie de coronavirus. C'en était trop pour *Twitter*, qui a décidé de lui couper la parole.

En 1988, le linguiste philosophe Chomsky avait déjà décrit dans sa *Fabrique du consentement* la manière dont se mettaient en place les mécanismes de la grande machine de la Communication qui a pris possession de nos esprits depuis lors. Trente ans plus tard, un génial dessin animé – sous-titré en français – illustre à merveille le propos de cet ouvrage.

J.-M. Bovy/3.04.2020

COVID 19 · La Suisse ou l'art de réparer les pots cassés

Un de nos lecteurs, officier suisse engagé dans la gestion de la pandémie, nous adresse des comptes rendus originaux et énergiques. Il nous autorise à publier cette digression philosophique.

Le *kintsukuroi* est une méthode japonaise de réparation des porcelaines brisées au moyen de laque saupoudrée de poudre d'or. Le bris d'une céramique ne signifie plus sa fin ou sa mise au rebut, mais un renouveau, le début d'un autre cycle et une continuité dans son utilisation.

Notre mot d'ordre dans le cadre de l'armée, de la famille, des amis, des voisins, de nos concitoyens, est d'être justement cette laque saupoudrée de poudre d'or, ce ciment qui permettra de reconstruire.

J'ai trouvé dans le *Guardian* d'aujourd'hui une idée intéressante, que je partage avec vous.

« Dans son livre de 2009, *A Paradise Built in Hell*, Rebecca Solnit se base sur des études de cas de catastrophes – comme par exemple le tremblement de terre de Mexico en 1985, les attentats terroristes de 2001 et l'ouragan Katrina – pour affirmer que les désastres ne sont pas seulement des moments épouvantables. Les gens n'y deviennent pas inévitablement plus apeurés, méfiants et égocentriques. Au contraire, elle souligne que les catastrophes ont révélé des capacités d'improvisation, de solidarité et de détermination, des poches de but et de joie, en dépit de la perte et de la douleur. Son livre n'est pas un appel à célébrer le désastre – mais à prêter attention à la façon dont il peut nous libérer des anciennes méthodes. Dans le récit de Solnit, la réponse « officielle » aux catastrophes tend à considérer les gens comme faisant partie du problème, alors qu'en fait ils font partie de la solution. »

On peut résumer son livre ainsi: "En cas de crise, l'immense majorité de la

population reste calme et porte secours aide aux personnes dans le besoin.”

A ceux qui le font déjà spontanément, je dis merci.

A ceux qui n'osent pas le faire, lancez-vous...

La Suisse se reconstruira comme elle s'est bâtie, de bas en haut, au niveau individuel, familial, communal, cantonal et enfin fédéral.

Etre citoyen suisse, c'est avoir la confiance de l'Etat, et confiance en l'Etat, car nous sommes l'état, nous sommes le peuple souverain.

Ce qui importe, ce n'est pas ce qui nous arrive, c'est ce que notre esprit en fait.

La nuit finira.

Un officier du cdmt op.

COVID 19 - Géopolitique du coronavirus avec Slobodan Despot

Le site d'analyses et expertises stratégiques Strategika.fr par propose une série d'entretiens sur le thème «Géopolitique du Coronavirus». Le directeur de l'Anti-presse a été le cinquième interlocuteur à répondre aux questions de Pierre-Antoine Plaquevent.

Strategika — Plus de 3 milliards de

personnes sont appelées à se confiner dans le monde. Pour la première fois de son histoire, l'humanité semble réussir à se coordonner de manière unitaire face à un ennemi global commun. Que vous inspire cette situation?

Slobodan Despot – Elle évoque bien entendu le souvenir de tous ces films de science-fiction où seule une invasion venue de l'espace, ou la menace d'un astéroïde géant, parvient à nous faire surmonter nos divisions et à faire front commun. On peut aussi dire, d'un point de vue moins romancé, que la suprasociété globale est de plus en plus homogène. Il ne se trouve aucune autorité, dans aucun pays, à évaluer par exemple cette épidémie à l'aune de ses problèmes sociaux et sanitaires prioritaires et à intégrer le risque qu'elle représente dans un tableau global de la mortalité non naturelle. Dans un pays comme l'Inde où les vieux et les malades meurent dans les rues des grandes villes sans que personne ne s'en soucie, voici qu'on réprime les infractions à la «distanciation sociale» avec la dernière rigueur. Même en Syrie, on verra les hommes en treillis s'entremêtrer avec des masques sur le nez. (...)

✿ Texte intégral

Pain de méninges

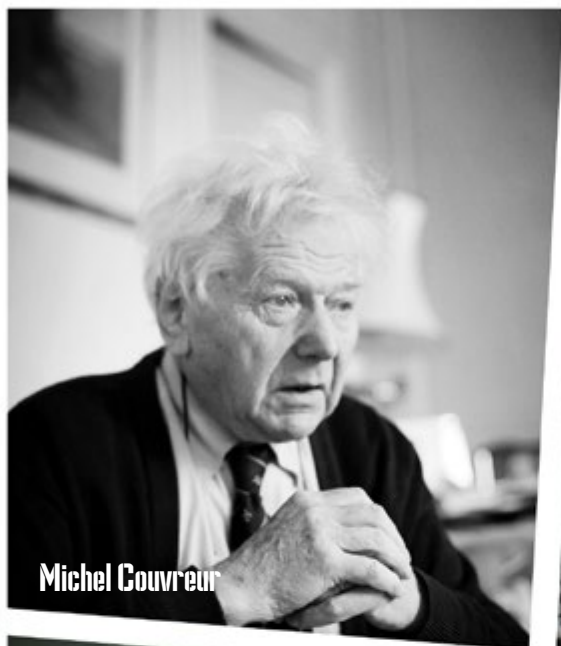
LE GRAND DANGER DU JOURNALISME

Le journalisme véhicule en soi la potentialité de devenir l'une des monstruosités et des tromperies les plus effrayantes qui aient jamais frappé l'humanité. Cette horrible transformation se produira à l'instant exact où les journalistes comprendront qu'ils peuvent devenir une aristocratie.

— G. K. Chesterton, *The Speaker*, 17 août 1901.

QUATRE PORTRAITS

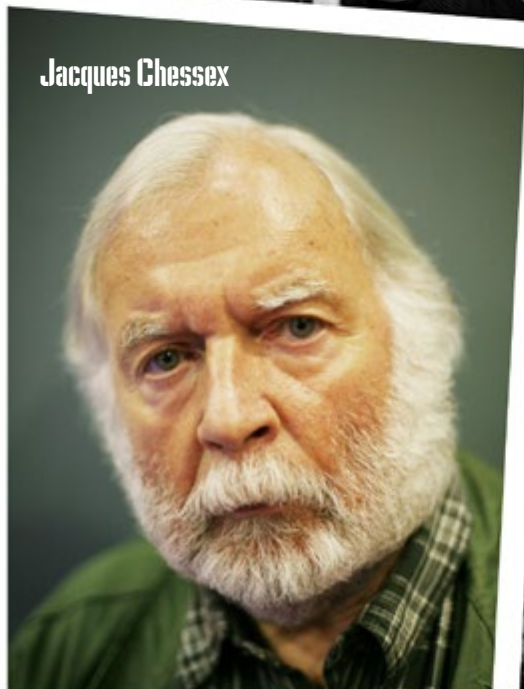
PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO



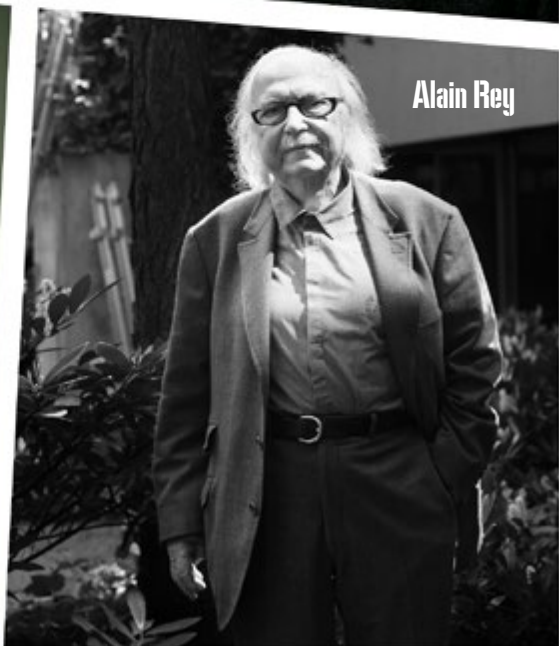
Michel Couvreur



Armin Jordan



Jacques Chessex



Alain Rey